

Préface

André Major

Volume 10, Number 3, Spring 1985

André Major

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200512ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200512ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Major, A. (1985). Préface. *Voix et Images*, 10(3), 5–11.

<https://doi.org/10.7202/200512ar>

Préface

par André Major

On devrait pouvoir parler de soi aussi simplement que de n'importe quoi — un paysage par exemple ou un livre qu'on vient de lire¹. On devrait avoir cette modestie élémentaire, mais on préfère la plupart du temps jouer le rôle qui nous aide à vivre. J'avoue tout de suite qu'il m'est arrivé, et qu'il m'arrive encore, de jouer l'écrivain et d'avoir ensuite à me le reprocher. L'illusion de l'originalité est tenace chez presque tous ceux qui croient avoir quelque chose à dire, les gens de lettres en tout premier lieu. L'homme politique, lui, au moins a la prudence de répéter un discours dicté par les sondages. Je ne sais à quoi cela tient, probablement à quelques échecs encaissés au cours de mes quarante et quelques années d'existence, mais c'est avec une certaine ironie que j'aborde cette délicate mission de préfacier mes propres œuvres, un peu comme si je n'étais pas tout à fait assuré d'en avoir la compétence.

Il y a deux mois que j'y pense un peu chaque jour sans pourtant me résoudre à m'y mettre, un peu de crainte de dire des bêtises, beaucoup parce qu'une telle entreprise risque de ressembler à une autojustification: voici les raisons de tel livre, le propos caché de tel autre, le tout alourdi d'explications péniblement tirées de mon expérience de la vie. Et, sous prétexte de retracer les jalons de mon cheminement littéraire, je me livrerais à une longue et douteuse exploration de mon cheminement existentiel, car comment en serait-il autrement quand on croit, comme moi, que l'aventure du langage renvoie comme l'écho à l'aventure d'exister? Là-dessus mon sentiment n'a jamais varié: il n'y a pas d'écriture authentique qui ne s'enracine dans le désir d'êtreindre l'existence et d'en épuiser les possibilités. C'est l'une des rares certitudes que j'ai. J'en ai eu bien d'autres que j'ai perdues en cours de route, et bien que j'aie pu en souffrir sur le moment, j'ai fini par m'en sentir allégé. Je ne porte presque plus rien sur mes épaules, pas même de quoi me protéger des intempéries, semblable à ce passant solitaire que je rêvais de devenir voilà une trentaine d'années quand il m'arrivait d'imaginer mon destin.

Un passant qui s'arrêterait aux carrefours des villes et des villages pour faire halte, le temps de raconter une histoire aux badauds. Oui, c'est dans la peau d'une sorte de vagabond que je me voyais alors. J'aurais dormi dans la paille des étables ou sur le banc des parcs, ruminant paisiblement les histoires à venir, versions améliorées d'une même histoire dont le récit aurait immanquablement pour effet de nouer entre ceux qui daigneraient l'écouter et moi qui le narrerais une précieuse et fragile complicité. Mais j'ai bien vite soldé ce rêve au profit d'un autre, celui de n'être plus, dans l'austère solitude d'une masure, que l'interprète d'une vie dont il me fallait m'exiler pour justement en restituer les frissons. Mes études faisant obstacle à la réalisation de ce rêve, j'ai pris les moyens qu'il fallait pour être exclu du collège. Il suffisait, en 1960, de fréquenter Stendhal et surtout de distribuer

un petit journal imprimé à la Gestetner où j'affirmais deux ou trois idées assez sommaires qui n'allaient pas tarder à faire tache d'huile, sans doute parce qu'elles étaient dans l'air. Dans le petit monde provincial où nous croupissions alors, à l'ombre d'un cléricalisme et d'un conservatisme censés garantir notre salut sur terre comme au ciel, il était devenu urgent de protester et de réclamer le droit à la dissidence. L'oxygène nous manquait; nous en avions l'âme desséchée. J'étais à la fois nationaliste, socialiste et chrétien, fortement marqué par Bernanos, mais je ne fréquentais plus l'église de peur que le sermon ne me soit occasion de sacrilège. Quant à croire que la chair était faible, comme on nous l'enseignait, impossible: je savais déjà qu'elle était au contraire d'une telle puissance que je n'avais aucun empire sur elle. Même après la confession obligatoire du vendredi, de mauvaises pensées m'affligeaient et j'offensais, bien malgré moi, la Très Sainte Vierge Marie.

Un soir d'octobre, peu après avoir quitté le collège, comme je vagabondais dans les rues désertes de Rosemont, j'ai décidé d'enterrer ma foi sous le poids de mes péchés. Faute d'être pur selon l'Église, je préférerais ne plus avoir affaire à un Dieu qui me rendait la vie impossible. Cette liberté toute neuve, un peu effrayante, me grisait. C'était comme si le monde s'ouvrait devant moi, illuminé de fond en comble. Mon père m'avait accordé une marge de crédit de deux ou trois ans au cours desquels je devais trouver ma voie, faire mon chemin et assurer mon avenir. Mes journées se passaient à lire et à écrire, mes soirées et une partie de mes nuits à boire avec des gens de mon espèce, parias cherchant en eux-mêmes les chemins d'un improbable salut. Je me gavais de lectures jusqu'à en être malade, jusqu'à en vomir toute littérature, à croire que j'y trouvais ce supplément d'être, cette plénitude qui faisait défaut à la vie courante. Il m'arrivait de me demander si je n'étais pas qu'une éponge vouée à tout absorber et condamnée, pour survivre, à cannibaliser les mots des autres. Mes propres mots avaient des accents trop étrangers pour que je m'y reconnaisse vraiment. Je sais maintenant qu'ils reflétaient bien celui que j'étais, le plagiaire désespéré de Dostoïevski et de Céline, le faible écho de Ferron, la caricature de Sartre, l'imitateur de Neruda. Si j'avais besoin de tant de maîtres, c'est que je n'avais aucune idée de l'écrivain que je croyais porter en moi. Encore aujourd'hui, au seuil de ce qu'on appelle la maturité, je me sens partagé entre des préférences contradictoires, Sartre et Giono, par exemple, en d'autres mots entre la conscience éthique et le plaisir égotiste de l'écriture. J'essaie de m'accommoder tant bien que mal de ce tiraillement. Ce n'est d'ailleurs pas le seul contre lequel j'aie à me débattre: sollicité par l'activité intellectuelle, je rêve de solitude et de sauvagerie, mais, dès que je peux me payer ce luxe, la nostalgie de la ville me reprend. Même chose en ce qui concerne l'écriture, je n'ai pas sitôt fait voeu d'abstinence, sous prétexte de faire le plein, que me voilà en train de prendre des notes pour un éventuel récit. Éliminer l'un des termes de ces contradictions n'arrange rien: je finis par me sentir aussi vide qu'un immeuble gouvernemental après cinq heures. C'est curieusement quand je n'y tiens plus, quand la vie se dérobe devant moi, que le désir d'écrire s'impose comme une nécessité absolue. Je retrouve alors, si les

choses marchent bien, l'allégresse des rares moments où je me sens accordé à l'existence. Ce qu'il y a de pire en elle, je le prends à mon compte en toute sérénité, comme si j'étais enfin sauvé du sentiment assez banal de ma propre inconsistance.

Je reviens à mes débuts littéraires pour préciser que l'existence à la fois bohème et studieuse que je menais n'allait pas toute seule. Je devais non seulement affronter l'opposition quotidienne de ma mère et poursuivre ma quête d'identité — si on me pardonne l'enflure de l'expression —, mais aussi trouver du travail pour payer la facture de l'imprimeur de mes deux premiers recueils de poèmes. J'étais prêt à tous les sacrifices pour prouver aux autres autant qu'à moi-même que j'étais bel et bien poète, de l'espèce la plus militante par-dessus le marché. Car la poésie était bien plus qu'un genre littéraire pour moi: elle témoignait, par son lyrisme, d'une foi absolue dans le pouvoir des mots. Porteuse d'une révolte nécessaire, elle ouvrait la voie au progrès de l'humanité et à un renouvellement radical de l'Histoire avec un grand H. Elle puisait dans la solitude de sa genèse l'exigence d'une solidarité humaine. La poésie demeura un chant révolutionnaire jusqu'à ce que, mes certitudes m'ayant fait défaut, j'en vienne sur un mode assez ironique, à lui faire mes adieux.

Dès 1964, je suis passé à la prose comme on revient à la vie civile, passablement amoché et ne sachant trop à quoi m'accrocher. Je vivais d'expédients, de comptes-rendus de lecture, de révisions de manuscrits, de tout ce qui me permettait de mettre un peu de beurre dans mes nouilles. On m'a même commandé un roman qui a paru en feuilleton dans un journal étudiant contrôlé par l'Archevêché. Je l'avais, par chance, achevé lorsqu'un interdit est venu interrompre la publication. *Le Cabochon* était assez autobiographique, un peu trop même, ce qui m'a valu d'être boulé par une partie de ma famille. Mais il portait le germe de tout ce que j'allais colporter par la suite: l'insupportable brutalité des rapports humains, le besoin de rompre avec ce qui vous étouffe, le tiraillement dont j'ai déjà parlé entre la ville et la nature, et la conquête ardue d'une certaine autonomie intérieure.

Un recueil de nouvelles, *la Chair de poule*, paru en même temps que mon premier roman, a accru ma réputation d'écrivain populiste voué à la propagation du joual, simplement parce que j'avais eu le malheur de faire parler certains de mes personnages comme on parle dans le milieu où j'avais vécu plus de vingt ans. Ce que j'avais fait d'instinct, par souci de vérité, tout comme Jacques Renaud d'ailleurs, est devenu l'enjeu d'une sorte d'affaire Dreyfus. Il y avait ceux qui étaient bêtement contre le joual, et ceux qui étaient tout aussi bêtement pour, comme si on avait tenté d'une part d'en nier l'existence et de l'autre de la justifier. Quand le théâtre, grâce aux *Belles-Soeurs* de Tremblay, imposa le langage populaire de Montréal, ce fut le délire: des naïfs se mirent à répandre la nouvelle que, loin de parler un français gangrené, le peuple québécois avait eu le génie de s'inventer une langue bien à lui. En poussant cette prétention jusqu'à l'absurde, Léandre Bergeron nous délivra involontairement de ce qui passait alors pour rien de moins que la libre expression de notre être collectif.

Depuis un moment déjà, je ressentais un malaise diffus dans mon milieu d'adoption. Cela tenait à un ensemble de petits riens qui avaient réactivé un complexe d'infériorité jamais surmonté tout à fait. J'en donne pour exemple le fait que j'intervenais rarement dans les discussions que nous avions à *Parti pris*, revue qui incarnait pourtant les idées que je défendais depuis le collège, me sentant trop mal armé face à des camarades que leur formation académique avantageait. Ma collaboration à la revue m'ayant fait perdre mon travail au *Petit Journal*, je me suis retrouvé dans l'obligation de travailler chez Dupuis Frères, le grand magasin de l'est, comme si l'implacable main du destin avait jugé bon de me ramener au milieu que j'avais quitté il n'y avait pas si longtemps.

C'est là, parmi les vendeuses et la clientèle anonyme, que j'ai senti à quel point la culture m'avait rendu étranger à mon milieu d'origine, mais il suffisait que, le soir même, je retrouve mes camarades de *Parti pris* et leur assurance intellectuelle pour être saisi du sentiment angoissant de ne pas être à ma place. Ce tiraillement m'épuisait d'autant plus que je commençais à douter sérieusement de l'orthodoxie marxiste que j'avais été, au sein de l'équipe, l'un des premiers à adopter. Ce malentendu, jamais avoué, m'a acculé à une déchirante rupture. Mais, au lieu de me rendre la parole, comme je l'avais escompté, cette reconquête de ma liberté intérieure me rendit coupable au point d'en perdre l'appétit. Le docteur Ferron, que j'avais consulté, me prescrivit des calmants et un séjour à la campagne, remède facile à prendre, celui-là.

Je me suis donc installé à Varennes sans savoir que l'air y était dangereusement pollué par les usines environnantes. Une fois installé là, j'ai renoncé à écrire, d'abord pour me prouver que j'étais capable de vivre autrement, sans autre obligation que de survivre à mes blessures, et ensuite pour m'enliser délicieusement dans la jouissance des choses. Durant toute une année, j'ai passé mon temps libre à errer le long du fleuve et dans les bois où j'apprenais, Marie-Victorin à la main, à me familiariser avec la nomenclature de la flore. Mais j'avais beau refuser — et je le refuse toujours — le statut d'écrivain professionnel, le titre pour moi odieux d'homme de lettres, je n'en demeurais pas moins amoureux des livres et fou des mots, toujours en proie à des fascinations durables, celle de Proust, puis celle de Giono, de Faulkner et de Tchekhov.

À dire vrai, aucune littérature ne m'était étrangère, pas même la nôtre qu'on commençait à peine à réhabiliter, et je passais de Hermann Hesse à Grignon aussi naturellement qu'on cligne de l'oeil en plein soleil, de la même manière que j'allais et venais de la ville à la campagne. Mes aînés, les Ferron, Thériault, Savard, Guèvremont et Roy, m'aidaient non seulement à saisir l'image que nous nous faisions de nous-mêmes, mais à me définir moi-même en fonction de cette image, plus variée qu'il n'y paraît. Au contact de ces oeuvres de cru, le goût d'écrire m'a repris. Et, revenu à Montréal, tout aux plaisirs de la paternité, je me suis soumis de nouveau à la discipline de l'écriture, travaillant parallèlement à un roman, *le Vent du diable*, et à une étude sur Félix-Antoine Savard.

J'étais alors au *Devoir* où, passant déjà pour un renégat aux yeux d'une certaine gauche, je me plaisais à me compromettre encore davantage aussi bien en me définissant comme un fils naturel de Menaud qu'en proposant des relectures sacrilèges, notamment de Léon Daudet, Brasillach, Drieu et Nimier, auteurs à qui on m'avait d'ailleurs accusé de ressembler avant même que je les aie lus. Mon étude sur Savard s'est très bien vendue, mais je la considère aujourd'hui comme une erreur de parcours, non seulement parce qu'elle m'a mis à dos des spécialistes de la littérature furieux de s'être fait voler ce morceau de fromage, mais parce qu'elle péchait par manque de lucidité, n'osant pas mettre en doute ce qui aurait dû l'être, à commencer par la nostalgie passéiste de Savard.

L'expérience du *Vent du diable*, elle, m'a été plus profitable: elle m'a appris surtout qu'on n'est pas libre devant l'écriture. Alors que je croyais me lancer dans un conte fantastique inspiré d'une légende populaire, je me suis trouvé bientôt entraîné dans un récit à saveur autobiographique, des événements récents de ma vie l'ayant fait dériver dans une direction imprévue. Mal à l'aise dans le fantastique, il était probablement inévitable que le mouvement même de l'écriture me dicte une autre voie, plus réaliste, mieux accordée à ma sensibilité, plus conforme à l'espèce de vérité intérieure d'où tout jaillit, en fin de compte.

Voilà plus de vingt ans que j'écris et que je publie, mais il me semble que rien n'est jamais acquis — sauf un peu plus de métier, un peu plus de maîtrise. Mais l'aventure me fait toujours aussi peur, je veux dire l'inconnu vers quoi elle m'entraîne avec sa part d'échec au bout du compte, ce sentiment d'un vide jamais comblé. Si bien que je fais tout pour différer le moment où je me laisserai happer par mes propres mots, trouvant dans le travail et les tâches domestiques des excuses raisonnables ou bien prétextant des lectures à faire. Mais ce sont elles, ces lectures, qui bien souvent finiront par me remettre sur la piste de l'écriture. Car lecture et écriture s'appellent l'une l'autre, à tout le moins chez le lecteur que le besoin d'écrire travaille en profondeur.

Je me souviens qu'enfant, n'ayant pas de bibliothèque à ma disposition, je me contentais des bandes illustrées qui paraissaient tous les samedis dans *le Petit Journal*. À partir de ces épisodes de Zorro ou de Mandrake, je me livrais à des imaginations de mon cru en essayant d'y faire participer mes camarades de jeu. Mais la révélation de la littérature, je la dois à une institution aujourd'hui disparue qu'on appelait les prix de fin d'année. En troisième ou quatrième année, j'avais entre autres livres reçu *l'Île au trésor* de Stevenson que j'ai lu, sitôt arrivé à la campagne, sur une botte de foin fraîchement coupé. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment éprouvé le pouvoir magique des mots — un pouvoir s'apparentant au tapis volant des *Mille et une nuits*. À ce moment-là aussi que j'ai désiré plus que tout au monde détenir ce fabuleux pouvoir de raconter des histoires qui auraient toutes les apparences de la réalité mais qui, en fait, relèveraient bien davantage d'une géographie imaginaire qui me serait propre.

C'est à la découverte de ce territoire que j'ai voué mes efforts, pas toujours fructueux, puisqu'il arrivait que des œuvres aimées trop passionnément m'écartent de mon itinéraire. Mais jamais je n'ai commis l'erreur, même aux moments où je doutais de moi jusqu'à renier l'écriture, jamais je n'ai commis l'erreur trop répandue de croire que la littérature était une évasion, car même lorsqu'elle paraît faire la part belle à l'imagination, l'écriture doit, pour devenir langage — pour s'incarner, comme on dit — se confondre avec le réel le plus commun, le singeant jusqu'à le dénaturer s'il le faut. Ainsi il m'a fallu attendre la trentaine, avec mes *Histoires de déserteurs*, pour enfin avoir le sentiment d'avoir trouvé ma voix, le ton convenant à ma perception des choses et l'accord longtemps recherché entre le décor intime et le décor extérieur. Cette fusion donnait à mon écriture son rythme, une sorte d'allégresse, même dans la description des scènes les plus sombres. J'étais possédé en quelque sorte, entraîné dans un courant qui restituait au cœur même de la fiction des instants de plénitude et d'intense communion avec les réalités de l'amour, de la mort et de la grande inquiétude qui ronge l'existence.

J'avais rêvé, comme je l'ai dit, d'être un passant solitaire et néanmoins solidaire du monde auquel il m'avait été donné d'appartenir, mais j'étais devenu, avec le temps et les dures exigences de la vie, une sorte d'interprète compatissant de cette version de l'humanité que nous constituons tant bien que mal, nous aussi, non pas en dépit mais à cause de nos incertitudes et de nos malaises.

Bien qu'il m'arrive périodiquement de succomber à la tentation de répudier toute littérature, je ne cesse pourtant de me raconter des histoires et d'avoir envie de les raconter aux autres, mais sans croire à leur innocence parce que je sais qu'à travers elles une vérité cherche à se faire jour, indiscernable au premier regard et qui ne survivrait sans doute pas hors de son contexte romanesque. N'ayant aucun talent pour abstraire et pour réduire mes observations en aphorismes, par exemple, je préfère me laisser porter par le cours aventureux de la fiction qui seule légitime — esthétiquement du moins — le perpétuel débat que j'entretiens avec le monde et avec moi-même.

Rien n'est plus aléatoire que le destin d'une œuvre. La mienne pourrait disparaître avant moi, c'est bien possible. Ce serait hypocrite de prétendre que je n'en serais pas désolé puisque l'espoir de durer est sans doute ce qui justifie pareille entreprise. Mais pas question de bifurquer, de tenter ma chance dans d'autres territoires que celui que j'ai eu en héritage, pour la simple et bonne raison que, comme je l'ai déjà suggéré, on ne peut se soustraire à ses instances imaginaires sans courir le risque fatal de livrer dans une langue étrangère une marchandise de contrebande. Je sais pour ma part qu'après de vaines tentatives de dépaysement je suis toujours revenu, comme un chien à sa niche, au petit monde passablement décevant des laissés-pour-compte de la société et des démunis de toutes espèces. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, à en juger par ma situation actuelle, enviable à maints égards, ce n'est pas par parti pris mais par nécessité que je demeure fidèle à ce monde qui est en moi depuis l'enfance et qui constitue

mon île au trésor, ma Bagdad, ma terre promise, ma vraie patrie, pour tout dire. Je n'en tire aucun mérite, car hors de ce territoire imaginaire je n'existe pas, littéralement parlant, de même que sans la langue française plus rien n'a de sens, ni le monde, ni la vie, ni moi.

Cette langue est une passion si exclusive qu'elle me rend insensible à toutes les autres, même à celles que j'aurais aimé connaître pour lire Tchekhov ou Faulkner sans intermédiaire. J'ai beau me sentir en exil partout, dans le milieu littéraire comme ailleurs, il me reste ce refuge, ce nid de merveilles qu'est la langue grâce à laquelle je suis ce que je suis. Elle m'a mis spirituellement au monde, elle m'a ouvert le cœur et l'esprit à tout ce qui existe comme à tout ce qui est possible. On peut me dire qu'elle est en perte de vitesse et qu'il suffit de la connaître juste assez pour se comprendre, je n'en finis pas de la connaître et d'y puiser l'eau d'un perpétuel rassasiement. Et lorsque je traverse le désert, persuadé que plus rien ne m'attend et que le silence finira par m'étrangler, un recours subsiste: la parole des autres, monde fraternel et fécondant qui, un jour ou l'autre, ravive le feu couvant sous les cendres. Car ce que la littérature n'a cessé de me rappeler, c'est qu'en elle l'amertume se change en miel et l'éphémère prend la couleur de l'éternité.

-
1. Cette préface a d'abord été diffusée dans le cadre de la série "Préface pour la radio" le 25 février 1985 au réseau MF de Radio-Canada.